

*Jeudi*

*Grand'ma* a cent un ans. Elle veut mourir, mais elle y arrive pas. J'ai passé toute la nuit à me demander pourquoi c'était si compliqué de mourir. Pourquoi, quand le moment est venu, on te bourre de médicaments. Alors, j'ai décidé d'écrire jusqu'au bout.

Depuis dimanche, elle a une embolie pulmonaire. Quand tu dis ça aux gens, ils te regardent d'un air entendu : « C'est la fin, ma petite fille », qu'ils te disent « les vieux meurent toujours d'une embolie pulmonaire, qu'ils aient un cancer, qu'ils se soient cassé le col du fémur ou qu'ils aient Alzheimer » – ça, c'est mon père qui l'a, mais j'en parlerai plus tard.

J'ai trente-six ans et quelques cheveux blancs. Je me demande d'ailleurs s'il faut que je me les teigne ou pas. Je regarde autour de moi ce que font mes copines. Y a que les lesbiennes qui les gardent blancs – faudra pas que j'oublie de faire un paragraphe sur pourquoi mes copines homos aiment pas qu'on les appelle « lesbiennes » alors qu'elles sont en couple avec une femme, je

crois que j'ai pas très bien compris moi-même, mais j'essaierai de l'expliquer, question d'identité sexuelle... Mes autres copines finissent toujours par craquer et par les teindre. Moi, je les garde encore un peu par soutien pour mes copines homos (j'ose plus dire lesbiennes). Au début, je les arrachais méticuleusement avec une pince à épiler. Ça fait pas trop mal. Sauf que c'est pas si facile de bien viser et souvent j'arrache aussi les « bons » d'à côté. Et là, je me dis que je suis vraiment conne à essayer d'arracher un peu de ma vieillesse devant le miroir. En plus, mes cheveux blancs sont bizarres, ils poussent frisés. Ça fait tire-bouchon au milieu de la masse.

*Grand'ma* a eu sa tête toute blanche dès ses trente ans. Elle a jamais eu l'idée de se les teindre. De temps en temps, elle utilise des produits blanchissants qui virent au violet quand on les dose mal. Je l'ai toujours vue avec des cheveux blancs ou violets. Le lendemain de son mariage – en 1934 –, elle se les est coupés à la garçonne. Après, elle les a toujours eus courts. Je me demande bien la tête qu'a dû faire mon grand-père quand il l'a vue revenir de chez le coiffeur le lendemain de leur nuit de noces avec la nuque rasée. Peut-être que ça s'était mal passé et que c'était sa vengeance à elle. Comme pour lui dire : « Tu m'as déflorée, mais mon chignon, c'est le coiffeur qui l'a ! » Y a que les petites filles qui croient que leurs grands-parents ont pas

baisé avant le mariage. Pourquoi est-ce qu'ils auraient attendu ? Mon grand-père avait une garçonne à Brooklyn. Ils ont dû le faire avant. Quand je demande à *Grand'ma* pourquoi elle a coupé ses cheveux ce jour-là, elle me répond que c'était le premier jour où elle était vraiment libre. Je sais pas très bien comment l'interpréter.

J'ai arrêté d'écrire parce que Liza m'a appelée. Elle fait partie de celles qui gardent ses cheveux blancs, même si je la soupçonne de se les arracher régulièrement. Elle va avoir quarante ans. J'ai toute une série de copines qui vont avoir quarante ans cette année. On se dit : « Merde, ça va vite, on a pas vu le temps passer, t'as des gamins ? – Non. – Fais gaffe, ça va être trop tard ! » Et ça, c'est le premier discours de vieux.

Mais j'en reviens aux cheveux blancs de Liza. Les siens poussent pas crépus, mais drus, droits comme des I sur la première rangée du front. On les voit qui pointent dans sa frange. Elle a des érections capillaires. Liza est comédienne, elle est en ce moment à Toronto pour une production. Je lui ai envoyé un SMS ce matin à propos de *Grand'ma*. Elle m'a tout de suite appelée, je lui ai dit que je la rappelais dans sa chambre d'hôtel, que c'est moins cher. La réceptionniste a décroché en aboyant que j'avais qu'à composer le numéro de téléphone plus celui de la chambre et que je l'aurai direc-

tement. La réceptionniste de mauvais poil m'a quand même passé Liza. Son grand-père est mort l'année dernière. Devinez de quoi ? Eh oui, d'une embolie pulmonaire. Quand je pense à tous ces vieux qui suffoquent. Je me demande quand on va inventer le bouton off. Un petit truc discret derrière l'oreille, un peu comme les appareils auditifs ou pourquoi pas comme un implant, ce serait encore plus discret. Parce que je crois pas que *Grand'ma* se serait coupé les cheveux si un petit bouton avait dépassé juste derrière son lobe droit. Elle aurait trouvé ça moche. Encore mieux : un bouton qui sort dans les moments critiques quand tu risques vraiment de crever. Parce que si tout va bien, que tu te prépares pour une soirée et qu'en te coiffant tu appuies sur le bouton off, ce serait vraiment trop con. Bref, faudrait que ce soit silencieux et rapide. Pas d'agonie, de râles et tout le tintouin. On ferme les yeux. Et clac. On est off. OFF.

J'ai lu dans un magazine féminin – je citerai pas le nom, ils sont tous aussi cons les uns que les autres, même si je les lis avec délectation – qu'il y avait des coiffeurs, je veux dire des « coloristes », qui teignaient les cheveux blancs un à un pour éviter l'effet « racine ». J'explique, pour la gent masculine qui serait peut-être pas au taquet de ce genre de méthode. Par exemple : si moi et mes

quatre – allez cinq – cheveux blancs, on allait chez le coiffeur pour les cacher et qu'il faisait une couleur sur toute la chevelure, même si la couleur est très proche de ma couleur naturelle, en repoussant on verrait la différence. Je suis claire ? En tout cas, c'est ça, le fatal effet « racine ». Les spécialistes du « un à un » préparent dans un petit bol de la teinture et, avec un coton-tige, ils la passent sur chaque cheveu. Un vrai travail de fourmi – compter 50 \$ le cheveu. Eh oui, les gars, ça coûte, la discrétion. Dans mon cas, je demanderai en plus un lissage individuel, pour qu'ils frisent plus.

Ma copine Liza avec ses cheveux qui poussent drus, elle pourrait se faire une teinture au coton-tige et une permanente individuelle pour éviter l'effet « trique » sur le front.

Bon, faut que je m'arrête, je vais être en retard pour aller chercher mon fils à l'école.

En allant chercher Elton, je suis passée sous les fenêtres de ma mère. J'ai vu qu'elle repeignait sa cuisine. Elle doit attendre des nouvelles aussi, j'ai pas encore osé l'appeler. Je croyais que c'était les derniers jours de la grossesse, juste avant l'accouchement, qu'on commençait les gros travaux. Perdre sa mère, c'est une autre sorte d'accouchement ? Je l'appellerai tout à l'heure.

Ce soir, je regarde mon fils manger son œuf sur le plat

– c’est son plat préféré. Il mange d’abord le blanc, ensuite il demande un toast, il faut qu’il soit chaud au moment voulu, je peux pas faire le toast en même temps que l’œuf, le pain serait froid. Donc, le moment voulu, il me dit : « Maman, tu peux me faire le toast, s’il te plaît ? » Sans le mot magique, je me lève pas. Il attend tranquillement. Aujourd’hui, on écoutait la radio en patientant. Le toast sort. Il le prend, le pose dans l’assiette, et écrase le jaune sur la mie pour qu’elle soit bien imbibée. Ses yeux commencent à briller, le plaisir est plus très loin. Il me demande ensuite de découper des petits carrés – attention, tous de la même taille, sinon ça change le goût. Une fois que c’est découpé et que le jaune a bien dégouliné dans l’assiette, il commence sa dégustation. Toujours par l’extérieur, c’est à dire les bouts avec la croûte – les moins bons. Pour finir par le meilleur : de la pure mie, pleine de jaune qui ploie sous la fourchette. Mon fils a six ans et quatre dents du devant qui sont tombées. En ce moment, j’évite les sandwiches à la baguette...

*Grand’ma* va mieux ce soir. Et là, c’est vous qui êtes dans la merde, les gars, parce que je vais être obligée d’écrire un pavé de huit cents pages...

*Sweet dreams, folks.*

*vendredi*

Vu que *Grand’ma* va mieux, je vais vous parler un peu de moi. Je suis musicienne – vous trouvez ça sympa, attendez la suite –, je joue du tuba. Non, pas celui pour la plongée, mais un instrument de la race des cuivres, le plus gros tout à droite de l’orchestre. Je me cache derrière et je rigole bien avec mes collègues, tous des mecs très portés sur la chose qui oublie jamais d’ouvrir leurs revues de cul en même temps que leurs partitions. De temps en temps, quand ils veulent se donner l’air intelligent, ils sortent un magazine de voitures. Ce qu’ils aiment, mes collègues, c’est la belle carrosserie, qu’elle soit humaine ou automobile. Avec ces gars-là à côté, c’est clair que je minaudes moins que les violonistes. Ça, c’est ce que je fais, mais vous vous demandez à quoi je ressemble. Eh bien, je suis un canon, un vrai. Du coup, l’intégration dans le pupitre des cuivres a pas été trop compliquée. Allez, je vous fais une petite description – je vois bien que vous en mourez d’envie. Je suis une grande blonde – ça commence bien, hein ? Une vraie blonde

– l'esthéticienne l'a vérifié en me faisant le semi-intégral. Je suis extrêmement bien proportionnée – c'est pas de ma faute si ma taille est plus fine que mon cerveau ! Et pourtant, je mange beaucoup. Si, si, je vous jure ! Que des hamburgers et du Coca bien sucré. C'est quand même pas de ma faute si je grossis pas ! C'est une question de métabolisme ! – c'est ce qu'elles disent toutes dans les magazines. J'adorerais avoir des formes pulpeuses comme Marilyn – mais, je suis juste très mince. Attendez, me visualisez pas trop vite, faut que je m'arrange encore un peu dans votre cerveau ! Voilà, c'est bon, mes cuisses sont aussi grosses que mes poignets...

Mais, la vérité, c'est que c'est pas du tout ça qui fait que les mecs se retournent sur mon passage, c'est ma chevelure. Une chevelure blonde, bien fournie, qui tombe en cascade sur mes reins – oui, comme Barbie. Et quand, je vais chez mon coiffeur, Denis – il est français, y a qu'eux qui ont cette sensibilité pour comprendre ce qu'un désagrément de coiffure peut engendrer comme traumatisme dans la vie quotidienne. Bref, quand Denis me regarde et me dit avec son accent charmant : « Kelly, je te fais une coiffure de sirène ? », je lui réponds : « *Oh yes, my dear !* », Denis me comprend et c'est si bon. Et puis, Denis fait semblant de pas avoir remarqué mes quatre cheveux blancs qui rebiquent. Je l'aime pour sa délicatesse.

Je suis une grande blonde qui joue du tuba et mon mec est un acteur de théâtre spécialisé dans Shakespeare avec la prononciation de l'époque, s'il vous plaît. Ça redore mon blason.

J'ai travaillé un peu. C'est compliqué le tuba, parce qu'il faut s'exercer pour garder le niveau, mais pas trop, sinon tu t'explodes les lèvres. Alors, je travaille un peu vers 11 heures du matin, quand les voisins sont au boulot, parce que c'est pas très mélodieux la partie de tuba d'une symphonie de Malher. Ce que j'aime avec mon tuba, c'est que je peux le serrer contre moi. Au début, quand je le sors de sa boîte, il est tout froid et, au fur et à mesure que je le touche, il se réchauffe. À la fin, il est tout chaud et j'adore le serrer contre mon ventre. Mes collègues sont un peu jaloux, je crois. Ils me disent : « Oublie-le, gros doré, et prends-nous dans tes bras et tu verras que ce sera encore meilleur ! » Je les traite de cons et on rigole. Mon tuba, je l'adore, même s'il est gros et encombrant et que c'est chiant de le transporter dans le métro. Y a toujours des idiots pour te demander ce qu'il y a dans ta caisse. J'ai plein de réponses à leur donner : une guitare, des bonbons et même un trou du cul d'éléphant. Eh oui, c'est léger, mais ça prend de la place !